

Chapitre 10

Nouveaux départs.

Nos gaillards se sont installés dans leurs chambres. Installation sommaire parce que le bateau qui doit nous conduire en Caroline du Sud sera prêt à appareiller sous peu. Il s'agit d'une goélette de grande taille initialement destinée au transport de fret et que l'armateur a fait équiper pour le transport de passagers dans des conditions acceptables de confort. Il reste à faire les pleins d'eau et de vivre de mer. Les vivres frais qui permettront de vivre le temps de deux journées ne seront qu'une ressource brève mais appréciable.

Les locaux d'hébergement de la douane sont placés sous la surveillance d'un administrateur de seconde classe qui arbore un air martial mais sait aussi faire preuve d'humanité. Nous avons rassemblé nos ouailles dans une salle de réunion arrangée en petit amphithéâtre et ledit administrateur leur a exposé les règles de vie qui seront les leurs durant leur séjour. En fait ils sont consignés dans les locaux entre le repas du soir qui se prend à dix-neuf heures et l'appel du matin qui a lieu au moment du petit déjeuner. Le déjeuner se prend à midi et demi et est obligatoire. En réalité, chaque repas est l'occasion d'un appel. Les hommes de notre groupe doivent être en permanence porteurs de leur lettre de circulation. Ils sont cantonnés dans l'enceinte de la ville bâtie de Pointe à Pitre avec interdiction de pénétrer dans la zone marécageuse¹ que traverse la route sur digue laquelle conduit vers le carrefour de la route vers Basse-Terre et celle qui conduit aux Grands Fonds du Moule. La route de Basse-Terre pique directement vers le bac de la Rivière salée. Celle des Grands Fonds du Moule s'enfonce vers l'est et longe les plantations de canne à sucre. Elle conduit aussi vers la Pointe des Châteaux et les Portes d'Enfer.

L'administrateur rappelle à nos ouailles les règles de bonne conduite dans les estaminets et envers les passants. Une fois l'exposé terminé, les hommes peuvent poser des questions mais elles sont peu nombreuses et surtout pratiques. Elles ont surtout porté sur l'eau potable et les animaux sauvages. Décidément, les dangers de la Guyane sont restés très présents dans les esprits. Mais nos gars sont sidérés d'apprendre qu'il n'y a pas de serpents en Guadeloupe et que les animaux sauvages sont inoffensifs. Il s'agit essentiellement d'iguanes qui vivent dans les zones plus sèches de la Côte Sous-le-vent et de mangoustes qui se nourrissent dans les forêts et les bananeraies. Les rares animaux dangereux à sang chaud sont... des chats. Des chats harets, redevenus sauvages donc, et qui ont gardé une très mauvaise opinion des êtres humains.

Une fois la réunion finie, les hommes sont laissés à eux-mêmes. Je suis un peu soucieux mais apparemment ils se tiennent convenablement. Nous les observons, Tertullien et moi, se dirigeant par petits groupes vers l'enceinte de l'établissement de la Douane pour rejoindre les rues de la ville.

Notre dîner est prévu pour huit heures du soir. Nous passons quelques temps à l'hôtel pour nous mettre à l'aise et sortons en ville habillés légèrement de chemise de polo et de pantalon en toile de coton de la plantation Toppenot. Nos chaussures sont en toile de coton écrue avec des semelles de forte corde imprégnée de gutta percha. Cette matière solidifie la corde de chanvre, amalgame les torons et permet d'obtenir des semelles aussi résistantes que le cuir mais qui résiste mieux à l'eau. On trouve ces chaussures aux pieds des marins étatsuniens qui travaillent sur les schooners, comme on nomme les goélettes en anglais. Aldebert Toppenot en fait fabriquer pour le personnel de la plantation depuis très longtemps. Les esclaves de champs en portaient à tige haute pour protéger leurs chevilles des morsures

¹ Cette zone s'est appelée le « quartier de l'assainissement » lorsque la zone marécageuse a été rendue constructible, au XX^e siècle.

des herbes coupantes. Après la manumission généralisée de leurs esclaves, et lorsque Aldebert eut reçu de son père mourant les rênes de la plantation, il a employé une affranchie pour fabriquer ce qu'il nommait à tort des « espadrilles ». Cette femme s'est prise au jeu et est devenue une experte. Mais elle avait pris de l'âge et son fils avait repris sa charge. Lui, il avait compris qu'on pouvait monter une petite affaire pour produire en plus grand pour davantage de gens. Seulement tout affranchi qu'il fût, il était nègre et on lui fit comprendre qu'il valait mieux pour lui oublier l'ambition de devenir autre chose qu'un simple savetier. Alors Aldebert a décidé de lui ouvrir un atelier sur une parcelle de la plantation. Lorsque l'affaire fut lancée il fallut embaucher et c'est l'entrepreneur Michael, l'affranchi, qui se chargea de trouver des apprentis parmi d'autres nègres de son âge. L'« espadrillerie » fonctionne donc maintenant et Aldebert ne s'en occupe pratiquement plus. Le régisseur de la plantation perçoit le loyer symbolique et Michael paie ses employés. Il continue à travailler de temps en temps à l'atelier mais il cherche surtout de nouveaux clients. L'affaire a très nettement démarré depuis la fin de la guerre civile. Les chaussures de travail manquent. Malheureusement, le gros coton aussi. Le chanvre se remplace aisément par une liane dont les arbres de la forêt sont généreux. Pour le coton, la production repart et ceci d'autant mieux que les volontaires ne manquent pas pour venir travailler librement dans une autre plantation que celles où ils ont été esclaves. La plantation Toppenot a bonne image chez les ouvriers agricoles. La ville de Charleston se reconstruit peu à peu mais il serait impensable de pouvoir ouvrir boutique pour les chaussures en toile de Michael. Pierre a relancé sa pharmacie et il propose de ces chaussures à la vente. La pratique des marins est trop éloignée de la plantation. Le port de Charleston est encore complètement délabré et les New-yorkais ont leurs propres fournisseurs. C'est donc avec ces chaussures inconnues en Guadeloupe que nous parcourons en badauds les rues de Pointe à Pître. Les blancs d'ici portent dans la journée soit des sandales en cuir, soit des chaussures en toile mais à semelles de bois ou de cuir. Nous arrivons Rue Bébian et passons devant la maison des Linières. C'est le calme de l'après-midi. Les hommes vaquent à leurs occupations commerciales ou autres, les dames commandent aux bonnes, les domestiques font tourner la maison. Nous arrivons devant une boutique que je ne connaissais pas et qui est en fait celle d'un chausseur. La devanture présente divers types de chaussures dont certaines doivent être bien inconfortables à porter lorsqu'il fait chaud. Mais Tertullien est en arrêt devant les chaussures de toile. Il me regarde et me dit : « Entrons. J'ai une idée pour trouver des clients pour Michael. »

Le chausseur semble intéressé par nos bottines de toile. Il nous demande de lui en faire parvenir lorsque nous serons de retour en Caroline du Sud. Nous lui promettons de mettre au point une solution commerciale et nous repartons en ville. Mais l'heure approche de notre dîner avec le capitaine de la prévôté.

Nous sommes au bar du mess de garnison en avance sur l'heure dite. Le quartier-maître de la réception nous fera quérir lorsque le Capitaine de Gendarmerie arrivera. Le serveur du bar nous propose un coquetier² de rhum et de jus de fruit. Peu soucieux de tomber dans le danger de l'alcoolisme mondain qui vicie la santé des coloniaux, nous demandons s'il serait possible d'avoir aussi de l'eau soda. Le mess n'a pas encore fait la connaissance de l'eau du Dr Perrier et nous sert une bouteille d'eau de Seltz. Son goût légèrement salin n'est pas désagréable mais s'il garantit la pureté de la boisson il ne vaut pas celui de l'eau de Vergèze.

² Le coquetier était en fait un mazagran de porcelaine ou une flûte évasée en cristal dans lequel on servait la consommation. Les anglo-saxons faisant assaut de francomanie à cette époque avaient adopté le mot français qu'ils avaient transformé en *cock tail*. Plus facile à prononcer pour un gosier anglophone le terme signifiait aussi queue de coq. Puis le mot a fait son retour en France sous l'orthographe de cocktail. Entre temps le terme s'était mis à désigner la boisson seule et avait oublié d'y associer le contenant.

Le capitaine arrive enfin et nous rejoint au bar où il se fait servir une absinthe très allongée d'eau et qu'il se fait préparer sans sucre. L'eau du mess est saine nous explique-t-il mais y ajouter une légère dose d'alcool permet de tuer des miasmes éventuels.

Le dîner est léger et savoureux. L'officier est d'un abord agréable et courtois mais redevient très « gendarme » quand il aborde le sujet qui lui tient à cœur, à savoir le comportement de nos hommes en rupture de ban. Manifestement, cette situation hors du commun le gêne d'autant plus que le sort de ces « hommes douteux », comme il les qualifie, dérange ce légaliste. C'est ainsi que nous apprenons de lui que notre entreprise a été rendue possible en sa phase guadeloupéenne par l'appui déterminé du Gouverneur de la Guadeloupe et celui des grandes familles de Békés. Le directeur de cabinet du gouverneur aurait même déclaré sans ambages au colonel commandant la Gendarmerie de la colonie : « Le Baron de Berdeilhe et M. Ramade sont honorablement connus dans la Colonie. S'ils ont décidé de donner la main à cette émigration vers l'Amérique du nord c'est qu'ils ont de bonnes raisons de le faire. Je leur fait confiance pour que leurs hommes se conduisent correctement. » Donc le capitaine souhaite nous rencontrer pour mieux connaître les tenants et aboutissants de cette opération.

Je prends la parole en premier et au fur et à mesure de mes explications nous notons que le visage de l'officier de gendarmerie donne une impression de concentration croissante. Il ne me faut que quelques phrases pour résumer l'affaire. Tertullien reste coi lui aussi en attente des questions que ne va pas manquer de poser le gendarme intrigué. Cela ne manque pas. Ce sont d'abord nos critères de choix qui l'intriguent. Il est surpris de constater que nous n'ayons recruté que des volontaires. Et il se demande si ces hommes resteront fidèles à leur contrat moral avec nous. C'est là que Tertullien intervient.

- Voyez-vous, mon capitaine, il est constant qu'un honnête homme qui a commis une faute grave, voire un crime, reste fidèle à son engagement envers celui qui a su lui donner la chance de se racheter.

- Un homme honnête ne commet pas de crimes.

- Avez-vous entendu parler de M. Victor Hugo, mon Capitaine ? Et en particulier du tome cinq de son roman « Les Misérables », celui où il raconte l'histoire de Jean Valjean. Ce tome est paru il y a cinq ans en France.

- Je connais M. Hugo, cet écrivain et poète qui me semble très... social. Je ne lis pas son roman feuilleton où il met en scène ceux qu'il nomme « Les Misérables ». Je suis un homme de l'ordre public, M. Ramade. Je ne vais pas adopter les positions et thèses d'un révolutionnaire qui se cache derrière la poésie et la littérature.

- Eh bien, toute proportion gardée, mon Capitaine, vous avez devant vous un Jean Valjean auquel le Baron de Berdeilhe a permis de se racheter. Et si nous avons choisi nos volontaires d'un commun accord, cela ne s'est pas fait au hasard. Nous avons même refusé un volontaire et engagé un homme qui n'a jamais été bagnard mais vivait d'expédients comme homme de main d'une famille de voyous cela Guyane. Il va ainsi échapper à une autorité délétère et pesante pour lui et pourra ainsi entamer une existence nouvelle et libre.

- S'agit-il de M. Exevery ?

- Comment connaissez-vous son nom ?

- Vous ne savez pas que mon premier poste comme lieutenant de Gendarmerie était au Pays Basque, dans les Basses-Pyrénées. J'ai donc suivi les agissements de ce monsieur qui a évité de justesse une série d'inculpations en partant pour l'Amérique du Sud. Il s'agissait d'un individu qui ne reculait pas devant la violence et c'est parce que le procureur impérial a trop attendu les conclusions d'une dernière enquête préliminaire pour inculper Exevery qu'icelui a pu embarquer sur un bateau de grande pêche lequel a quitté les eaux françaises avant que l'action en justice fût lancée. Et le commandant de la prévôté de Cayenne, que vous connaissez, a envoyé un message par une goélette rapide à l'adresse du colonel de Veaujour.

Notre commandant de groupement à Basse-Terre. J'ai ainsi appris la venue d'Exevery. Je suis désarmé et cela me ronge la moelle.

- Restons dans le domaine juridique, commencé-je. De quoi Exevery est-il inculpé ?

Silence de l'officier de gendarmerie. Je pousse plus loin.

- Exevery a quitté la France depuis une quinzaine d'années. Ses délits, si délits il y avait, seraient prescrits, que je sache. Alors s'il vous plaît, laissez Exevery tranquille. Il est lui aussi porteur d'une lettre de circulation en ville. Ne vous faites pas plus royaliste que le Roi. Et je vous suggère une expérience intéressante : allez donc visiter les pénitenciers de Cayenne. Penchez-vous sur les affranchis noirs et la façon dont ils exploitent les « relégués ». Et en particulier cette horrible famille Biarritz qui a hérité la plantation qu'elle occupe et comme par hasard après que les vrais Biarritz eurent été assassinés.

- Monsieur le Baron, je n'ai pas à me mêler des affaires de la Guyane, je suis affecté en Guadeloupe.

- Et non plus au Pays basque français. Alors laissez en paix nos ouailles, toutes nos ouailles. Je vous en saurais gré. Sans compter que Son Excellence le Gouverneur de la Guadeloupe, le Comte de Lormel, est parfaitement au courant de la situation et soutient notre expérience, vous me l'avez confirmé vous-même.

- Mais selon vous, comment M. de Lormel qui est en poste depuis 1863 peut-il vous connaître alors que vous avez quitté l'île en début 1861 ?

- Mais, mon capitaine, demandez le lui donc ! »

Manifestement le capitaine de gendarmerie ne s'avoue pas vaincu et il se tourne vers Tertullien :

- Vous m'avez dit que j'avais devant moi un Jean... Vallan c'est cela ?

- Valjean, mon capitaine.

- Soit, Valjean. Seriez-vous ledit Valjean ? »

Je coupe la parole à Tertullien pour répondre au gendarme. Je ne tiens pas à ce que mon ami se dévoile à cet homme que je cerne mal.

- Peu importe qui serait le Valjean local, mon capitaine. Si vous aviez lu le roman de M. Hugo vous sauriez que M. Ramade voulait vous dire qu'on peut s'avérer honnête homme même si on a connu des déboires dans une vie antérieure. Renseignez-vous et vous découvrirez que nous avons fait ici un tandem efficace pour établir des cartes à jour du sud de la Basse-Terre avant que d'être envoyés en mission en Amérique du Nord pour le compte de l'Empereur.

- Soit, je cesse de m'intéresser à vous et vos hommes. Si tant est qu'ils se tiennent tranquilles. »

Nous changeons de sujet de discussion et continuons un dîner que se finit de manière agréable. Nous passons à la maison de la Douane avant de rejoindre nos chambres. Nous trouvons nos futurs hommes libres tranquillement installés dans un dégagement du grand couloir de leur étage où sont installés des fauteuils en rotin autour de tables de la même facture. Certains lisent un journal local de Pointe à Pître, d'autres ont pris des livres offerts à la lecture sur des étagères en bois lourd et gris installées dans le couloir. Je vois qu'il manque du monde et je demande où sont les manquants.

C'est Exevery qui me répond. Il était en train de déchiffrer tant bien que mal le roman feuilleton d'un auteur local qui paraît en créole dans « Le Moniteur de La Guadeloupe ».

- Ils sont allés se coucher parce que nous avons bien marché en ville et ils étaient fatigués. En plus, on mange drôlement bien, ici. Ça nous change mais on se sent lourd après les repas. De la viande ou du poisson tous les jours, c'est la fête.

- Profitons-en, remarque Dentec. C'est pas dit que ce sera toujours comme ça. Mais c'est vrai que maintenant que nous sommes en paix nous pouvons enfin vivre après les années

de misère. Alors je dis qu'il faut aimer le moment que nous vivons. Il nous servira de guide et de référence lorsque nous serons de nouveau plongés dans la vie du travail et de ses joies. »

Tertullien revient d'un petit tour. Il a vu plusieurs de nos hommes dans leurs lits. Certains dorment d'autres lisent au lit. Je n'avais pas remarqué que mon acolyte s'était éloigné occupé que je suis par mon entretien avec Exevery et Dentec. Nous prenons congé des hommes nouveaux et je suis rassuré de voir que tout semble aller pour le mieux.

Nous arrivons au Cercle après une promenade à la fraîche. En fait en cette saison de l'hiver de l'hémisphère nord, il fait toujours bon sous les tropiques. À part sur le quai de la darse situé en plein soleil il fait bon dans les rues de Pointe à Pître. Mais nous profitons du calme de cette ville où il de coutume de rentrer tôt chez soi, quitte à ressortir une fois que les ien-iens³ ont fini leurs attaques du crépuscule du soir. Pendant une heure environ à chaque coucher de soleil ces minuscules moustiques sortent des herbes et flaques humides pour aller se nourrir du sang des animaux à sang chaud et faire leur plein de jus de vie. Le seul moyen d'éviter ces attaques pénibles est de se mettre à l'abri et de faire brûler certaines herbes aromatiques comme les zestes séchés de citron vert, de la citronnelle ou d'autres produits dont les effluves chassent ces minuscules insectes. Une fois dans le hall du cercle où des matelots sont en train d'allumer les brûle-parfums le quartier-maître réceptionniste nous remet un pli urgent. Le capitaine de la goélette nous fait savoir qu'il doit avancer le départ vers Savannah et que l'appareillage aura lieu demain à deux heures de relevée. L'embarquement se fera entre dix heures et onze heures du matin et les passagers déjeuneront à terre par leurs propres moyens avant de revenir à bord pour une heure et demie de relevé dernier délai.

Tertullien me dit de monter me rafraîchir et qu'il se charge de retourner à la Douane pour avertir nos ouailles. Il ne lui faut pas beaucoup de temps pour revenir au Cercle. Nous sommes sur le point d'entrer dans la salle à manger quand je vois arriver Maurice Bunel. Il vient nous saluer avant notre départ pour l'Amérique et nous souhaiter bonne chance pour la traversée. Tertullien lui apprend que nous serons au quartier de la Douane dès huit heures et demie demain et que nous ferons mouvement avec nos hommes vers le quai de la Darse. Au moment où Maurice Bunel allait nous quitter arrive le capitaine de Gendarmerie. Il a un air plus avenant que lors de notre rencontre du déjeuner. Il nous dit sa satisfaction du comportement de nos futurs Américains. Il a une mention particulière pour Exevery. En effet, un des agents de police municipale l'a vu intervenir sur un accident de charrette survenu dans la rue Bébian. Tournant vers la gauche pour se diriger vers la Darse, le mulétier a manqué se faire écraser par sa charrette dont une roue était sortie de son essieu. L'incident n'aurait pas été si dangereux si le mulet n'avait pas pris peur et n'avait commencé à se débattre dans les brancards au risque de tout casser. Notre Basque s'est approché de l'animal affolé et l'a calmé en lui parlant doucement en basque et en lui flattant l'encolure. L'animal calmé et essoufflé, le jeune mulétier mulâtre revint prudemment près de son animal. Mais déjà Roger Exevery s'intéressait à la charrette. Les ridelles ayant maintenu le chargement en place, notre Basque s'est penché sur les épars de dépannage, de solides et longues triques de bois de manguier. Exevery déroule complètement la forte corde enroulée sur le treuil arrière. Avec les deux poulies doubles rangées aux crochets du châssis, il confectionna un mouflage à quadruple démultiplication. Avec trois triques reliées par une garcette passée dans leurs anneaux, il fabriqua une solide chèvre à trois pieds. Une fois revenu de sa surprise, Hibarette qui accompagnait son compatriote pyrénéen donnait la main au sauvetage. Ayant passé le crochet de la poulie du bas sur l'axe d'acier de l'essieu les deux Basques relevèrent la charrette à l'horizontale. Exevery arrima le bout de la corde du mouflage à un crochet de la charrette et se pencha sur l'axe. Il nota qu'il n'était pas endommagé mais s'étonna de ce que la clavette d'arrêt du moyeu eut quitté son emplacement. La forte rondelle qui sépare le moyeu de la

³ Iens-iens. Prononciation créole de « rien-rien ». Il s'agit de minuscules insectes à la piqure très irritante.

clavette étant resté en place jusqu'à la sortie, Hibarette la retrouva sur la chaussée de terre battue. En revanche rien à faire pour trouver la clavette. Alors, avec un tolet de bois de manguier pris dans la rambarde arrière de la charrette, il remplaça la clavette manquante. Il laissa repartir l'équipage en expliquant bien au jeune muletier qu'il ne peut pas rouler ainsi et qu'il lui faudra remettre une clavette de fer le plus vite possible.

Après son récit détaillé, le capitaine de Gendarmerie nous redit son admiration devant le comportement des deux Pyrénéens.

- Je ne suis pas surpris de ce comportement. Et ne pensez-pas que ces deux hommes aient agi pour se faire bien voir. Nous commençons à les connaître et nous les apprécions tous chacun avec ses qualités et ses défauts. Je connais dans cette île des gens qui ne leur arrivent pas à la cheville. Et qui, bien que portant ceinture dorée et bonne renommée, seraient plus à leur place en Guyane que bien des relégués.

- Mon Commandant ! Vous parlez comme un de ces anarchistes qui sèment le trouble en Europe. Comment est-ce possible ?

- Ne soyez pas aussi manichéen, mon Capitaine. Depuis que je parcoure le Nouveau Monde, que ce soit ici ou en Amérique j'ai pris goût à ne juger les gens que sur leurs actes et actions, et non sur leur discours. Et encore moins sur les discours par lesquels les... braves gens décrivent les réprouvés. »

Le capitaine de Gendarmerie me regarde, pensif. Tertullien boit du petit lait. L'officier nous salue, toujours pensif et prend congé.

*

* *

Mon régulateur⁴ se met à sonner vers quatre heures du matin. Le service de chambre a « bouffé la consigne » et je n'ai pas dans le salon qui relie nos chambres le broc d'eau chaude que j'ai demandé hier soir. Je commence donc ma toilette à l'eau froide. Je suis sur le point d'entreprendre de me raser à l'eau froide quand j'entends la porte du salon s'ouvrir et quelqu'un entrer dans la pièce. J'ai été mauvaise langue. Lorsque j'ouvre la porte vers le petit salon, deux brocs en faïence fument devant la table ronde du centre de la pièce. Je vais frapper à la porte de la chambre de Tertullien. Je le trouve debout et déjà prêt. Mais pas rasé. Il aperçoit le broc d'eau chaude et se rend compte de ce que je vais moi-même me raser de frais maintenant. Avec un large sourire, il commence à se mettre torse nu. Vingt minutes plus tard nous sommes enfin prêts et descendons au petit salon pour le déjeuner du matin ; le café de Matouba embaume la pièce. Les vaches d'ici, à haute bosse un peu comme les zébus de Madagascar, donnent un lait assez épais. Mais rare par rapport aux vaches de la France voire à celles des pâtures de Caroline du Sud. Il y en a un peu sur notre table et habitués aux usages étatsuniens nous en versons dans notre café. Il y a du pain blanc mais aussi de l'igname bouilli qui est tout à fait agréable une fois coupé en tranches et beurré tiède. Le beurre d'ici est salé comme ce qui se fait en Bretagne. De la gelée de goyaves offre une sorte de confiture très agréable qui se marie bien avec les tranches de cette banane à cuire que les Guadeloupéens nomment poyó en créole et banane-cochon en français. Un bon verre de jus d'orange par là-dessus, et nous voici prêts à faire mouvement vers le quai de la darse. Il est six heures quand la voiture de la douane nous dépose près de la goélette amarrée aux bittes du quai en manguier. Tous nous hommes sont présents avec leurs bagages. Je savais qu'ils n'étaient pas riches en impedimenta mais le capitaine est agréablement surpris. En fait Tertullien et moi sommes les seuls à avoir chacun une malle-cabine et un sac marin. Nous avons aussi chacun une serviette qui contient des documents. Nos hommes voyagent plus légers. Le soleil pointe à l'horizon lorsque nous arrivons et le temps que nous nous installions dans nos cabines il est déjà suffisamment haut dans le ciel pour bien éclairer la ville. Une

⁴ Montre-chronomètre en service dans les compagnies de chemins de fer et dont se servaient d'autres professionnels pour lesquels la précision horaire est essentielle, dont les géomètres.

voiture fait halte sur le quai dont descendent les fonctionnaires qui nous ont accueillis il y a quelques jours. Mon « cousin » Charles-Louis de Linières est là aux côtés de Maurice Bunel et d'Enguerrand Potiron de Boisfleuri. Le capitaine n'a pas encore fait prendre les dispositions d'appareillage. Il attend la chaloupe à vapeur qui doit nous tracter jusqu'à la sortie du port. Je redescends donc à terre pour leur dire au-revoir. Tertullien me suit. Charles-Louis lui serre longuement la main. Et tout simplement, à mi-voix, lui dit : « Bravo. S'il vous venait à l'idée de revenir au pays, vous trouveriez désormais des appuis solides.

- Merci, monsieur, mais je crois que si je revenais en terre française, ce serait sans doute en France. Je n'ai commencé à connaître un peu de bonheur ici qu'à partir de ma rencontre avec Pierre-Hubert. Ma vie en Amérique, elle, a été jusqu'ici un bonheur que même les drames de la guerre civile n'ont pas pu recouvrir de leur chape de tristesses. C'est un pays dur et exigeant, comme l'a été pour moi la Guadeloupe pays de ma naissance mais en Amérique, on se soucie peu de qui vous êtes mais davantage de ce que vous êtes. Je veux dire, de ce que vous faites pour le monde qui vous entoure. En Amérique, si vous assurez un travail, on vous paie en retour.

- Sauf les nègres. Je veux dire sauf si vous êtes nègre.

- C'est une nouvelle tâche exaltante qui surgit devant les Américains : il faut maintenant que les préjugés et les haines se tassent. Dans les deux sens. Je veux dire entre wasps et nègres et entre nègres et wasps. Et quand je vois où on en est ici après près de vingt ans après l'abolition je me dis que tout n'est pas réglé dans les colonies françaises et que le temps sera encore plus long aux États-Unis. Mais point n'est besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer.

- Mon cher cousin, votre secrétaire est un beau parleur. Ne serait-il pas un adepte des amis de Victor Hugo ?

- Voyez-vous, Charles-Louis, Tertullien Ramade n'est pas mon secrétaire mais mon ami, le frère que je n'ai pas eu et au plan professionnel, mon alter ego puisque comme moi il est ingénieur géomètre du cadastre impérial. En Amérique, il est très fréquent qu'on le prenne pour mon chef parce qu'il est un peu plus âgé que moi. Mais il faut reconnaître que c'est surtout le fait des gens âgés originaires des pays européens dont ils ont gardé encore quelques usages. Quant à ses conceptions des relations humaines, elles cadrent tout à fait avec les miennes et, il faut le reconnaître, avec les enseignements du christianisme.

Nous vivons sur une plantation dont le maître avait commencé à affranchir ses esclaves avant la guerre civile. On y enseignait depuis des années l'interdiction d'enseigner lecture et écriture aux esclaves. Lorsque j'y suis arrivé les deux réticents absolus à l'affranchissement étaient un couple d'esclaves âgés qui vivaient sans travailler dans une coquette petite maison du quartier des esclaves. Quand le président Davis a promulgué un décret selon lequel les esclaves volontaires pour l'armée confédérée seraient affranchis sans que les maîtres dussent payer la taxe de manumission Aldebert Toppenot, le maître, a affranchi les derniers esclaves qu'il possédait, avec l'accord de sa femme et de ses enfants. Il lui a fallu payer la taxe parce que ses esclaves ne rejoignaient pas l'armée. Mais c'était à dessin qu'il avait fait ce sacrifice, pour éviter à ceux qui étaient devenu ses ouvriers de devoir acheter leur liberté au prix de leur sang. »

Charles-Louis me regarde avec stupéfaction. « Mais votre Davis, lui, était prêt à faire tuer les nouveaux affranchis... » me dit-il un peu irrité.

- Mon cher cousin, Davis n'est pas d'un milieu de planteurs ou de manufacturiers. Il est militaire de formation et n'appréciait pas l'esclavage qu'il considérait comme contraire à la morale protestante. Je le connais personnellement ainsi d'ailleurs que le général Robert E. Lee. Aucun des deux n'était partisan de l'esclavage. L'origine de la guerre civile qui vient de finir enfin était en fait une question d'ordre politique. Les confédérés, je veux dire leurs chefs politiques, s'opposaient à ce que le gouvernement fédéral s'immisçât dans les affaires des

États. En ce qui concerne la réaction d'Aldebert Toppenot au décret en question, le Président Davis m'a expliqué lors d'une visite privée à Richmond pendant la guerre qu'il aurait bien voulu faire que M. Toppenot fût exonéré de cette taxe. Mais c'était impossible pour des raisons de politique intérieure de la confédération. Il me précisa toutefois qu'il avait vu dans ce décret un moyen de commencer une action qui devait évoluer par la suite vers une abolition générale. Quant au Général Lee il m'a bien confirmé qu'il n'avait pris le parti du Sud que pour éviter de devoir faire la guerre contre la Virginie qui est son pays et la terre de sa naissance. Il a, pour cette raison, refusé de prendre le commandement de l'armée du Potomac qui se créait par décision du nouveau Président Lincoln, création qui devait permettre d'amener par la force les confédérés à « rentrer dans le rang ». Lui non plus ne se battait pas pour le maintien de l'esclavage qui était selon lui un système périmé lequel conduisait à leur perte les États qui le conserveraient.

Mon cher cousin, j'ai vécu ces événements de l'intérieur et j'aurais tendance à recommander aux éventuels commentateurs de ne pas s'enflammer au sujet d'événements relatés de manière partisane et de se souvenir que dans toute guerre la première victime est la vérité.

Sur ce, je vais devoir prendre congé parce que l'alizé n'attend pas. Et encore heureux que sous cette latitude la marée ne soit pas une donnée de plus, impérieuse pour la navigation. »

Nous restons sur la dunette basse, appuyé à la rambarde qui domine le pont pour éviter de gêner la manœuvre. Cela nous permet de saluer une dernière fois mon cousin et les deux hauts fonctionnaires pendant que, une fois l'aussière de remorque frappée sur le plot de pont la chaloupe à vapeur commence à déborder du quai l'avant de la goélette. Le mouvement de pivot, alors que l'arrière du bateau est encore amarré au pont, provoque des remous dans l'eau du port. Lorsque la goélette est orientée vers le chenal de sortie du port le lamaneur sur le quai libère la dernière amarre arrière. Aussitôt les remous cessent et nous prenons de la vitesse. Pendant que l'équipe d'amarrage embraque les dernières amarres pour les rouler sur les guindeaux, les gabiers se portent chacun à sa manœuvre. À sa barre à roue, le timonier garde le gouvernail au centre. Vigoureusement tirée par la chaloupe notre goélette accélère dans le froissement de l'eau plate contre les joues du bordé tranchée par la forte étrave à guibre en bois de manguier.

Tertullien et moi nous intéressons au travail des gabiers. Dès avant l'appareillage, j'avais noté que le hunier était ferlé serré sur sa vergue pour en réduire le fardage. En revanche les voiles à corne et de flèche des deux mâts sont établies au plus grand sans prise du moindre ris. J'en ai déduit que notre route va se faire aux allures de près ce qui est logique, notre route nous menant vers le nord. Nous allons bénéficier du régime de l'alizé pendant quelques jours. Jusqu'à la latitude de Saint-Domingue. Pendant cette première partie de la traversée nous serons donc sous un régime de vent régulier de nordet qui nous fera marcher au près et au plus près. Si notre vitesse est suffisante nous filerons avec assez peu de dérive. En revanche si la mer nous ralentit, alors la dérive sera plus sensible.

Ensuite nous passerons progressivement sous les régimes du continent nord-américain. Nos hommes ont été consignés dans le bateau pour éviter d'encombrer le pont mais nous nous disons Tertullien et moi qu'il pourrait être intéressant de les faire participer au travail du bord. Pour le capitaine mais aussi pour eux. Ils savent travailler de leurs mains et nombre d'entre eux ont la cervelle bien faite. Nous proposons donc au Pacha de la goélette les services de nos hommes.

- Je n'y vois pas d'inconvénient mais je ne veux que des volontaires et comme je ne suis pas maître des finances qui sont entre les mains de l'armateur, je ne pourrai pas les rémunérer. Ensuite, lorsque vous aurez les volontaires, nous demanderons son avis au maître d'équipage. »

Le Pacha est un petit homme râblé. Il a la peau sombre mais le cheveu lisse et les traits fins. Son teint est plutôt marron sombre et non noir comme celui des Africains noirs de la côte occidentale de l'Afrique. Il parle d'une manière un peu saccadée en roulant légèrement les r mais son français est très académique. Quand il nous a parlé de l'armateur il a eu un ton neutre, celui d'un simple constat. Comme s'il ignorait que les Richemond et les Linières sont mes cousins ou plutôt se disent mes cousins. Une fois que le « Pacha » est retourné à ses affaires de navigation, Tertullien me dit à mi-voix que ce petit homme est un « zindien ». Je suis intrigué de voir que cet immigré indien sans doute arrivé avec les contrats de main d'œuvre offerts par la France soit un marin professionnel. En effet les Indiens arrivés des comptoirs français en Inde se sont surtout intégrés dans les plantations comme ouvriers agricoles. Et ils ont prospéré. On les voit eux ou leurs enfants s'insérer dans la vie économique en des emplois plus citadins. Il en est même qui sont maîtres d'école et les premiers bacheliers arrivent de France où les parents ont pu les faire instruire à bon niveau dans les lycées où ils ont pu étudier avec le statut de pensionnaires boursiers. Mais le capitaine du bateau qui nous emporte vers l'Amérique me semble d'une autre sorte.

Nos dix-huit futurs Américains sont volontaires. Le maître d'équipage est surpris de découvrir que certains d'entre eux ont une connaissance certaine du travail sur un bateau. Ils s'adaptent rapidement aux manières de travailler sur cette goélette. Exevery retrouve ses réflexes de navigation sur des bateaux de grande pêche. Le maître d'école, Joël Dentec propose de participer à des travaux d'écriture comme le suivi du livre de bord mais aussi de calculer de point en fonction des mesures relevées par l'officier responsable. Le capitaine le regarde avec attention en plissant les yeux.

- Et où avez-vous appris ?

- J'ai été patron pêcheur en Bretagne. Mais auparavant j'ai étudié à l'école de maistrance de Brest. »

Après le point de midi du premier jour, le pacha donne sa feuille de relevé à Dentec pour exploitation. Le point est sûr parce que l'estime est facile à faire : en faisant un relèvement au sextant horizontal sur trois amers de la côte de Guadeloupe, le Pacha connaissait sa position réelle. Il lui a été aisé de déterminer que son sextant était convenablement réglé. Dentec demande les éphémérides nautiques pour se lancer dans le calcul. Nous le laissons à ses calculs et descendons sur le pont principal. Le bateau étant lancé sur sa route pour une période qui va en principe durer jusqu'au premier quart de nuit, la bordée de service est au repos et vaque à des petits travaux. Le mousse essaie de pêcher à la palangrotte en ayant soin de ne pas prendre sa ligne dans celle du loch. Nos hommes de la bordée sont chacun avec un membre d'équipage du bateau qui l'instruit sur les tâches de son poste. Joseph Hibarette est le seul de nos hommes qui travaille dans son coin. Assis sur un tonnelet de suif destiné au graissage des ralingues des voiles des chaloupes, il a déposé à ses pieds des erses de cordages dont il refait les épissures. Il utilise un couteau de gabier et son dard épirois et je note qu'il travaille rapidement. Nous nous approchons de lui et sans lever la tête de son ouvrage il me dit : « Ça me rappelle bien des choses Monsieur le Baron, mais surtout c'est plus agréable de faire ce travail sous le tropique que dans le froid des mers du sud. » Ses épissures sont régulières, bien serrées et sans erreur de passe. Je note qu'au lieu d'arrêter les brins avec une surliure, il les enduit avec un peu de brai qu'il prend dans un pot de cuivre posé sur une chaufferette. Avec une petite spatule en bois il lisse bien le brai puis le refroidit en le trempant dans une seille pleine d'eau de mer.

- Prenez-en une en main, Monsieur le baron. Vous me direz votre avis. »

L'épissure est ferme et lisse. On peut la serrer sans se blesser la main. C'est dû m'explique-t-il à la trempe dans l'eau de mer fraîche après un bon lissage. Je lui rends le « bout » tandis qu'il plie le dard du couteau. Il met le couteau dans sa poche. Je pensais qu'on

lui avait confié ce couteau pour le travail mais il semble qu'il le considère comme sien. Je lui en fais la remarque.

- C'est mon couteau Monsieur le Baron. Je l'ai fabriqué moi-même comme j'ai fabriqué ceci. » Et il nous exhibe un fort couteau de baleinier à lame fixe. « Le manche en est taillé dans un os de baleine », nous précise-t-il. Et le fourreau dans lequel il le range à sa ceinture est en peau d'orque tannée. Il nous explique qu'il est habile à forger et tremper et que cela lui a valu de bonnes primes lors de ses embarquements sur les baleiniers de Valparaiso.

- Mon cher Joseph, je suis sûr que tu trouveras une bonne embauche à l'Union Pacific, et pas simplement comme poseur », lui dit Tertullien. D'un air torve, Hibarette réplique :

- Ça j'en suis sûr mais c'est pas une raison pour me tutoyer, Monsieur l'Ingénieur. »

Décidément, le Basque est rugueux. Il faudra que je lui parle. Tertullien a la bonne réaction.

- Je vous prie de m'excuser, c'était une marque d'amitié.

- Mais si moi je vous tutoie, qu'est-ce que vous dites ? De toute façon ce ne serait pas bon parce que trop tôt. Tant que nous ne sommes pas devenus américains ou plutôt, tant que nous sommes sous vos ordres, il ne faut pas fraterniser. Vous êtes les patrons et nous sommes vos ouvriers. Chacun a sa place et doit s'y tenir. L'amitié, ce sera peut-être possible. Plus tard.

- Vous avez sans doute raison, M. Hibarette. Je vous souhaite une bonne journée. M. Ramade et moi continuons notre tour. »

Nous nous dirigeons vers la proue et sommes arrivés au guindeau horizontal devant le mât de misaine quand nous entendons le capitaine nous interpeller avec son accent caractéristique.

- Monsieur le baron, votre Dentec est un fameux ordinateur. »

Il me faut un temps de réflexion pour comprendre qu'il vient de franciser le mot anglais « computer » qui signifie calculateur en français. En français, le comput est le calcul des temps et des dates pour déterminer les dates du calendrier ecclésiastique de l'année. Je déduis de la remarque de l'Indien que Dentec a fait merveille dans son calcul du point. Mais le capitaine continue : « Il a fait le tracé des droites de Marq et fait le point graphique mais ensuite il m'a demandé une table de calcul par logarithme et refait la détermination du point par le calcul. Il sait des formules que je sais pas ! »

Décidément, le « Maître d'école » est un être bien secret. Je me souviens de mon cours de cosmographie et des calculs de coordonnées à la table mais l'officier de marine qui nous instruisait nous répétait à l'envi que nous serions dans une bien mauvaise situation si nous devions faire ces calculs à la table de logarithme en mer. Je garde ces pensées pour moi.

- Capitaine, si vous êtes satisfait de M. Dentec, j'en suis satisfait aussi. »

Tertullien et moi nous rendons au milieu du pont où l'agitation de l'appareillage a fait place à une sérénité bercée par le glissement ondulant de notre goélette sur une mer aux longues vagues agréables. Tertullien jette un œil par-dessus son épaule.

- Nous sommes seuls. Je voudrais te parler de ce petit pruneau salé de capitaine bizarre.

- Ben, c'est un « zindien » non ?

- Non. Si ce particulier vient d'un des comptoirs français des Indes, moi je suis le Rabbín de la Grande Synagogue de Baie-Mahault. Il parle avec l'accent d'un Indien qui a appris l'anglais comme première langue étrangère. Je me demande bien comment il a pu se trouver en Guadeloupe et comment l'armateur a pu le choisir comme capitaine d'une de ses goélettes.

- Après tout, qu'est-ce que ça peut faire ?

- On voit que tu n'es pas resté assez longtemps en Guadeloupe pour pénétrer le monde des « zindiens ». Malgré les précautions que prennent les recruteurs du Ministère de la Marine et des Colonies pour choisir les candidats à l'émigration vers les colonies françaises des Antilles, quelques forbans parviennent à se glisser parmi les gens honnêtes. Les Anglais font la chasse aux dacoïts et autres Thugs.

- Allons bon, que sont donc ces bonshommes...

- Pas bons, justement. Dacoït est un terme de sanscrit qui signifie tueur à gage, bandit de grands chemin, et autres assassins du même acabit. Les Thugs sont une sorte spéciale de dacoïts qui ne font pas couler le sang. Ils tuent par étranglement et en général avec une cordelette ou une bande de tissu qu'on appelle le roumal. Mais ils ne tuent pas n'importe qui ni tout le monde. L'assassinat est rituel chez eux et ils se refusent, par exemple à tuer les femmes, les enfants et les vieillards. Il semble qu'ils refusent aussi à assassiner blessés, infirmes ou lépreux ainsi que les artistes tels les troubadours : danseurs, poètes ou musiciens. Les Thugs épargnent aussi les religieux itinérants comme les sadhus ou les fakirs. Il faut dire que les fakirs sont leur équivalent musulman. D'une manière générale ils protègent membres de basses castes comme les blanchisseurs, les balayeurs, les forgerons, les charpentiers et les presseurs d'huile ou les récolteurs d'algues et de vase. On m'a expliqué que les Sikhs sont aussi « tabous », comme on dit aux Indes. Bandits de grands chemins, ils attaquent aussi les convois et les caravanes. Si lors de ces attaques ils tuent des voyageurs qui laissent des enfants derrière eux, les Thugs doivent les recueillir et les éduquer. Au sein de leur secte, bien évidemment.

- Eh bien je te vois bien passionné par ces... Thugs ?

- Passionné, pas vraiment. Mais lorsque j'étais jeune, avant mes malheurs, j'ai été reçu souvent chez des « zindiens » des Grands Fonds du Moule et ils m'ont raconté l'Inde qu'ils avaient quittée avec ses contrées, ses habitants, ses castes et ses paria. Les Indes sont une mosaïque des religions, sectes, et « sthans ». Les sthans sont des sortes de grandes provinces avec des Rajahs à leur tête, pour le Rajasthan, ou des seigneurs de guerre comme en Chine dans d'autres provinces. Les Thugs parcourent les Indes pour tuer et piller. Ils s'organisent en petits groupes de quelques dizaines de tueurs et parcourent les pays déguisés en marchands ou autres honnêtes voyageurs. Ils mettent en confiance les gens riches pour mieux les mettre à sac. Ils sont en ce moment en grande lutte contre les Anglais. Et pour certains coups contre des dépôts de vivres ou de richesses, ils peuvent former des bandes qui dépassent les cent assassins.

Mais ils forment une secte avec ses croyances et ses rites. Ils sont hindous avec une vénération particulière pour Kâlî, la déesse de la mort. Et l'assassinat fait partie de leurs rites religieux. Ils ne tuent que pour le profit et ce principe fondamental est un devoir religieux qui fait une activité honorable de ce qu'il faut bien appeler leur métier.

- Tu me dis qu'ils ne tuent que pour le profit. Ce sont donc des voleurs !

- Oui, ce sont des pillards. Mais ce que je veux te dire, c'est qu'ils ne doivent pas tuer pour des raisons religieuses, sous le coup de la colère ou parce qu'on a porté atteinte à leur honneur. Ils ne doivent pas verser le sang et c'est pourquoi ils étranglent leurs victimes. Ils ne tuent pas non plus pour des raisons de morale. Ils ne tuent que par intérêt pécuniaire. Seulement, ils sont en butte aux Anglais qui oppriment les « natives ». Ils parlent une langue à eux, le ramasî, et se laissent des messages en utilisant une sorte d'écriture faite de petits dessins. Comme ils viennent de régions des Indes parfois très distantes les uns des autres, leurs signes d'écriture portés sur des amulettes et autres affiquets leur permettent de se reconnaître. Leur langue est commune même si celle qui a cours dans leur région d'origine est l'une des nombreuses langues différentes des Indes. Quand ils sont devenus trop vieux pour combattre, ils redeviennent des gens communs, en apparence, mais ils servent d'agents de renseignement aux Thugs combattants. Ils sont habitués au secret et comme ils agissent pour

des raisons religieuses, jamais les rajahs ou les nawwabs, leurs équivalents musulmans, ne se sont attaqués aux Thugs.

- Mais les Anglais, qu'est-ce qu'ils leur font ?

- Les Thugs ne se sont jamais attaqués directement aux Anglais. Les troupes des Compagnies des Indes sont trop bien armées. Les guerriers supplétifs Cipayes ou les Sikh ne font pas non plus partie des objectifs des Thugs. Mais comme les intérêts de sa Majesté sont indirectement menacés par les opérations rituelles de ces dacoïts particuliers, les « godons⁵ » ont lancé la chasse aux Thugs. Cela a commencé vers 1830. Ils ont créé une unité de police le *Thuggee & dacoity Department* qui est en charge de cette lutte impitoyable. Actuellement, cette unité est devenue une véritable brigade de plusieurs bataillons. Entre 1830 et 1855 elle a arrêté plus de mille cinq cent personnes inculpées d'association criminelle. Cela a continué et le commandant de cette unité a fait arrêter trois mille assassins Thugs. Il s'agit du Commissaire William Sleeman.

- Slimane ? Il est musulman ?

- Pas Slimane, Sleeman. Avec deux « e ». Je termine sur les Thugs. La population indienne a beaucoup souffert des Thugs. Et des autres dacoïts, aussi. Alors elle a soutenu largement l'action de William Sleeman. Il y a même une ville de la province du Madhya Pradesh qui a été baptisée Sleeman Abad à la mémoire du Commissaire.

Cela fait un peu plus de dix ans que les godons ont réglé la question thug mais de nombreux Thugs qui ont cessé leurs activités ont échappé à la chasse. Certains ont trouvé refuge au Pakistan musulman mais les Pachtou n'en veulent pas chez eux et les Anglais qui sont occupés au « Grand Jeu » contre la Russie dans l'Afghanistan et le Pakistan occidental ne les voient pas d'un bon œil. Alors les Thugs ont trouvé la filière des comptoirs français d'où ils peuvent émigrer vers l'Arabie et ensuite plus loin vers Zanzibar et de là dans toute l'Afrique. Mais selon les « zindiens » de Guadeloupe, il y en a qui sont arrivés dans nos îles à sucre. Je trouve à notre capitaine une allure bien guerrière. Et je t'avoue que cela m'inquiète un peu et en tout cas, m'intrigue.

- Eh bien je vais lui poser quelques questions, puisque je vois qu'il s'approche sur le pont. Tertullien me regarde avec une certaine inquiétude dans le regard. »

Le capitaine vient vers nous, un sourire sur sa face ronde et aimable. Je me gratte la gorge et je m'adresse à lui. « Capitaine, me permettez-vous de vous poser une question ?

- Mais je vous en prie, Monsieur le Baron.

- Kaiptan, aap bhaarat ke kis kshetr se hain ? » [*Capitaine, de quelle région de l'Inde venez-vous ?*]

Il me regarde, sidéré, et réplique après trois bonnes secondes de silence.

- Aapane hindie bhaasha kahaan se seekhee ? [*Où avez-vous appris l'hindi ?*]

- Main apana prashn doharaata hoon, aap bhaarat ke kis kshetr se aate hain ? [*Je répète ma question, de quelle région de l'Inde venez-vous ?*]

- Main raajasthan se aata hoon. [*Je viens du Rajasthan.*]

- Je vous remercie. Mais nous allons continuer en français parce que mon ami ne parle pas l'hindi. Seulement, même si vous parlez l'hindi, je suppose que vous parlez aussi l'anglais, puisque le Rajasthan est sous colonisation anglaise. Et vous parlez bien le français.

- Mais vous, Monsieur le baron, où avez-vous appris l'hindi ?

- Avec le jardinier de mes parents qui était un Tamoul mais parlait l'hindi. Mais je suppose qu'avec toutes les langues que vous parlez, vous devez aussi connaître... le ramasî ?

Le marin me regarde et une brève lueur de panique voile son regard. Il se reprend et demande d'une voix neutre : « Quelle langue ? ».

- Le ramasî. Vous savez bien, la langue des Thugs. »

⁵ Godon : de l'anglais « God damn me ! » [Que Dieu me damne !]. C'est le surnom donné aux Anglais par les Français aux XVIII^{es} et XIX^{es} siècles.

L'ombre revient sur son visage. Ses yeux se détournent des miens et regardent à droite et à gauche en alternance de plus en plus rapide. Puis ils fixent sur Tertullien. Enfin il me regarde à nouveau et murmure d'une voix blanche « Je ne comprends pas comment vous... »

- Rassurez-vous, vous ne risquez rien de nous. Votre passé ne nous regarde pas. Mais il vaut mieux ne pas tenter de nous abuser sur vos origines. Vous ne venez pas des comptoirs français en Inde...

- Mais si ! Je viens de Karikal. Mais il est vrai que je n'y suis pas né. Je suis né dans un quartier pauvre d'Udaipur. Mon père était récolteur de vase au bord du Lac Pichola. Il travaillait très dur et ma mère filait la laine à la maison. Nous étions six enfants et nous travaillions tous pour un homme riche qui se prenait pour un nabab. Il aimait les fruits verts et prenait son plaisir avec nous, garçons et filles. Un jour un groupe de thugs lui a fait son affaire mais les tueurs de Kali n'ont pas eu le temps de faire disparaître son corps comme ils le font d'habitude. Les policiers les ont arrêtés et les Anglais ont accusé mes parents d'avoir servi d'espions aux Thugs. Ils ont donc arrêté nos parents et nous ont placés dans une mission de La Loge. Mais les gens de la mission nous ont ensuite envoyés dans d'autres missions et nous nous sommes trouvés séparés. Moi, je suis parti à Jaisalmer où on m'a fait travailler à tanner le cuir de porc. Le tanneur était riche et voyageait beaucoup. Pour certains voyages, il prenait des aides. Comme je commençais à bien connaître le métier il m'emmenait de plus en plus souvent avec ses caravanes. Mais un jour où nous montions au Nord, nous avons été attaqués par une troupe de dacoïts avant d'arriver à Bikaner. Tout près du Temple des Rats. Les tueurs ont assassiné tous les hommes et m'ont emmené avec eux parce que j'étais encore jeune et qu'ils m'ont traité comme un enfant. Ces tueurs avaient assommé les hommes qui résistaient mais ils ont tué tout le monde en les étranglant avec leurs foulards. Ils m'ont conduit dans un village à eux et m'ont pris avec eux. Et c'est là que j'ai appris qu'ils étaient des Thugs. Ils parlaient le ramaï et j'ai commencé à l'apprendre. Mais les Anglais de la police de Sleeman sont arrivés pour nous capturer et nous juger. Quand ils sont arrivés nous étions trois qui avions été envoyés pour relever des nasses dans la rivière. Nous avons entendu les bruits de guerre au village et nous sommes partis par la forêt pour ne pas être pris. Nous avons du poisson et nous avons pu nous cacher dans la forêt. La nuit nous marchions vers le Sud. Et un jour nous sommes arrivés près de Bhopal. Là, des missionnaires anglais nous ont recueillis. Ils ont écouté notre histoire pendant que nous mangions. Depuis longtemps nous n'avions plus de poisson et nous volions des fruits ou du pain pour vivre quand nous ne pouvions rien obtenir en mendiant. Les Anglais nous ont nourris mais à cause de la police, ils ne voulaient pas nous garder trop longtemps. Alors ils nous ont conduits à Karikal chez les Français où je suis resté quelques années. J'ai commencé par travailler comme menuisier sur un chantier naval. Nous fabriquions des bateaux de pêche et j'ai appris à les barrer pour les essayer. Seulement, je ne voulais pas rester en Inde. Alors quand les Français ont offert du travail aux colonies des Caraïbes, j'ai signé un contrat. Au cours du voyage en bateau, j'ai donné la main à l'équipage et le maître d'équipage a parlé de moi au commandant. Les officiers du bord ont été très surpris que je susse lire, écrire et compter. Par jeu sans doute, le second m'a montré comment graphiquer le point en exploitant les lectures du sextant et le dessin des cercles et droites de hauteur qui permettent de mesurer l'erreur qui entache le point reporté à l'estime.

- La méthode de l'intercept de Marq Saint-Hilaire, commenté-je.

- C'est cela. Une fois arrivé en France, à La Rochelle, on m'a désigné pour partir en Guadeloupe. J'y ai travaillé quelques années sur une plantation de bananes. Je suis rapidement devenu contremaître mais les « zindiens » de la plantation me battaient froid. L'ambiance était mauvaise pour moi. Pour les békés et les nègres, j'étais un « zindien » pour les « zindiens » j'étais un renégat et un suppôt des Anglais. Parmi mes tâches il me revenait de commander les convois de charrettes qui descendaient les régimes de bananes à Basse-Terre pour les

engranger dans les mûrisséries. Ces mûrisséries se tenaient près du port de la plantation de Rivière Sens. Rivière-Sens était le port qui permettait de charger le sucre et le rhum à destination de Bordeaux. Les goélettes faisaient le fret entre Basse-Terre et Pointe à Pître. J'ai pris langue avec plusieurs capitaines mais ils ne souhaitaient pas voir un « zindien » entrer dans leur cercle... élitiste. Seulement, j'ai rencontré fortuitement un fils cadet de la famille de Linières lequel est chargé des activités portuaires de la Plantation. C'est lui qui m'a imposé sur une goélette travaillant pour la plantation. Nous avons fait le trajet Rivière-Sens Pointe à Pître avec lui à bord. Il est un ancien officier de la Marine Impériale et connaît la navigation. Il m'a demandé de montrer ce que je sais faire en matière de navigation. Il avait pris lui-même le commandement du bateau et me demandait quels commandements je donnerais à l'équipage à chaque phase de la traversée. Il m'a considéré comme bon caboteur et plusieurs fois il m'a demandé de faire le point à vue de terre. J'ai navigué plusieurs fois avec lui et finalement, la famille de Linières m'a confié le commandement d'une goélette qu'ils venaient d'acheter pour les liaisons avec les États-Unis. La première traversée nous a conduits à Mobile. Théophile de Linières était à bord et a pu mesurer que je connais bien non seulement le cabotage mais aussi la hauturière. Voici mon histoire.

- Nous sommes donc effectivement sur une goélette des Linières.

- Oui, Monsieur le Baron.

- Je vous confirme que vous ne serez jamais livrés aux godons, » conclus-je en riant.

« Mais finalement je ne connais pas votre nom, capitaine.

- Je m'appelle maintenant Michel Lindoux. C'est un choix fait en commun avec M. de Linières qui a obtenu du tribunal mon changement de nom. Mon ancien patronyme est trop compromettant aux yeux des Anglais. Et des Anglais et leurs espions foisonnent dans la Caraïbe.

Décidément, que ce soient nos dix-huit libérés, le Capitaine à la nouvelle identité ou nous deux qui revenons en Caroline du Sud pour une nouvelle vie après la guerre, nous prenons tous de nouveaux départs.